

Nous allions vers la Liberté...

Tome 1

Patricia Ceccaldi

Patricia Ceccaldi

Nous allions vers la
Liberté...

Tome 1

© Patricia Ceccaldi, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3507-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

Paris, janvier 42,

Cher Carnet,

Aujourd'hui, je me suis décidé à ouvrir ta couverture parfumée de maroquin noir. Il y a quelques mois de cela, je t'ai libéré du tiroir d'un vieux chiffonnier qui en comptait sept. Je t'y avais abandonné depuis très longtemps. Puis, tu m'as suivi quand nous sommes partis. Depuis, je n'ai jamais eu l'idée d'étrenner tes pages de quelques mots.

Le monde a tellement changé autour de moi, et pourtant, je suis là devant le vide de tes pages blanches, ne sachant pas par où commencer. Peut-être que la première chose à faire est tout simplement de se présenter. C'est ce qu'on fait habituellement lorsque deux personnes se rencontrent. Même si je sais que tu n'en es pas une, je me présente à toi : je m'appelle Samuel. J'ai dix ans. Je suis né au mois d'octobre, pendant la saison où les feuilles tombent comme des larmes des arbres rougis par le feu de l'automne. J'avoue qu'en te révélant mon prénom, je prends un risque parce que je l'inscris en toutes lettres et que je n'en ai pas le droit.

Mais, je n'ai pas le choix, si je veux que rien ne soit oublié.

Comme tu vas devenir le gardien de mes souvenirs, il fallait que je te trouve un petit nom à toi aussi. J'ai pensé qu'Hector en serait un de tout à fait approprié, car c'est ainsi que mon ours en peluche se nommait. Il a accompagné les premiers jours de ma vie, au temps où ma famille habitait le quartier des Gobelins. Puis, il est devenu le confident de tous mes secrets. Je n'en avais pas beaucoup parce que j'étais tout petit, mais Hector savait calmer mes peurs, et rassurer mes nuits par sa seule présence. Il avait une bouille extraordinaire et si réconfortante ! Il était de taille moyenne, marron foncé et vêtu d'un long manteau de laine rouge. Tricoté de larges torsades colorées, un bonnet entourait ses oreilles rondes. Il se terminait par un énorme pompon de fils rouge et d'argent. Ainsi habillé par mes grand-mères, il me suivait partout. Ses yeux boutons noirs me regardaient toujours d'un air étonné comme si bien des peines étaient venues le surprendre. Ce fut le cas, le jour où je l'ai laissé, lors de notre premier départ précipité. Il était assis sur mon fauteuil attendant que je l'emporte dans mes bras.

Dans la panique, je l'ai oublié. Il me manque énormément. Aussi, cela me

ferait un énorme plaisir si tu acceptais de porter son nom. En t'écrivant, j'aurais un peu l'impression de lui parler, de continuer à lui confier mes plus intimes pensées. Hector, je sais que je t'ai fait de la peine en t'abandonnant ainsi, comme ce fut le cas pour mon ours en peluche. Il y a quatre ans, la vie était bien différente que celle d'aujourd'hui.

Je me souviens très bien de notre toute première rencontre. Je venais d'avoir six ans. C'était le jour de mon anniversaire. Oncle Éphraïm se tenait devant moi, ému. Entre ses mains longues et pâles, une boîte cartonnée entourée d'un ruban s'impatiait de dévoiler la surprise qui se dissimulait à l'intérieur. Fébrile, je me saisis du présent et je l'ouvris. Des étoiles pétillant dans ses yeux, il guettait ma réaction. Il trépinait d'un pied sur l'autre, comme un enfant. Elle ne se fit pas attendre ! La déception assombrit mon visage. Je levais la tête et regardais mon oncle, l'air médusé. Je laissai tomber le calepin sur le parquet et me précipitai vers un autre paquet enrubanné de mille couleurs. Au passage, du coin de l'œil, je vis poindre alors une impression fugace de tristesse dans son regard qu'il chassa d'un sourire.

Je sais ce que tu penses, cher Hector. J'étais un imbécile. Le fait que je n'avais que six ans, à l'époque, n'était pas une excuse. Cela ne l'est toujours pas encore aujourd'hui.

Ce qui m'intéressait dans ma vie de six ans, c'était les voitures de course et les soldats en plomb, peints à la main des établissements Mignot.

Nous passions des après-midis entiers à faire des parties de poursuites ou de batailles sur la grande table de châtaignier au milieu de la salle à manger. Je dis « nous », parce que mes cousins ont toujours été mes compagnons de jeu préférés. Ethan, tu vas mieux le connaître. J'ai des tas d'histoires à te raconter le concernant. Il était celui avec qui j'aimais le plus partager ces moments d'amusement. Hector, les pitreries et les mésaventures d'Ethan sont devenues légendaires au sein de notre famille. Elles ne vont pas finir de te faire rigoler. J'ignore en réalité si tu as la capacité de manifester ta joie comme nous, les humains. Je suppose que ton rire à toi doit être plus discret, un peu comme dans l'expression « rire sous cape », en plus silencieux.

Ce que je vais te confier à travers tes pages ne sera pas toujours très gai. Aussi, je vais m'efforcer de commencer par le récit de souvenirs moins tristes, de ceux des jours heureux où la vie était douce et pétillante de bonheur, pour que ton humeur ne sombre pas dans le désespoir.

J'avais six ans, et comme beaucoup d'enfants de mon âge, mon passe-temps

favori était le jeu de billes. Elles étaient mes plus fidèles compagnes, comme mon ours en peluche Hector, mais, elles, je ne les ai pas oubliées. J'en avais de toutes les tailles, faites de verres, d'ivoire ou d'agate, à une ou plusieurs couleurs. Il m'arrivait d'aider ma famille ou des personnes qui avaient besoin d'aide dans le quartier, en allant leur faire quelques courses ou en les aidant à transporter les boules de charbon dans leur sac de jute. Je recevais quelque fois un sou ou deux. Ainsi économisées, les pièces me servaient à acheter de nouvelles billes. Je les conservais précieusement dans une tirelire. Elle venait de très loin, d'une île entourée de récifs coralliens, Bali.

Depuis des siècles, ces petits paniers en feuilles de palmiers servaient aux Balinais à y dissimuler des offrandes pour les Dieux ou pour les Démons. C'est Ange, l'ami de mon père, qui me l'a rapporté d'une de ses expéditions, car il était explorateur. Il m'a raconté que les femmes de Bali sortaient chaque jour un petit panier où elles mettaient des fleurs, quelques biscuits ou grains de riz. Elles refermaient leur petit panier, appelé « canang Sari », en se livrant à un rituel d'une grâce infinie.

Un acte d'une simplicité déconcertante nous raconta-t-il la dernière soirée avant son départ. Les couleurs des fleurs étaient placées suivant des règles très précises dictées par leur religion, l'Hindouisme. Les offrandes prêtes dans la corbeille de feuilles de bananier ou de palmier, avant de joindre leurs mains au niveau de leur front, elles allumaient quelques bâtons d'encens. Les tenant du bout de leurs doigts, elles les faisaient danser dans les airs pour laisser leurs fumées bénir et accompagner leurs prières. Elles plantaient ensuite l'encens dans le panier, puis, s'agenouillaient avec élégance pour continuer leurs dévotions. Ange, l'explorateur, essaya de mimer le rituel, mais tout ce qu'il réussit à faire, c'est de nous faire rire à ne plus pouvoir nous arrêter.

Ce petit panier, il ne me quitte plus. Lorsque je n'y range pas mes pièces, j'y mets des fleurs que je fais sécher et des peaux d'orange parfumées quand on arrive à en trouver. Ce sont mes offrandes pour protéger ceux que j'aime. Avec tout ce qu'il se passe en ce moment, et même si cela peut sembler ridicule, c'est la seule idée que j'ai trouvée.

Bon, et puis, Ange l'explorateur a dû oublier le rituel. Un jour, il est parti sur son bateau, le « Paglia Orba ». C'est le nom d'une montagne majestueuse sur une autre île, la Corse.

Ange était corse et explorateur.

Ce jour-là, il s'en est allé sur les océans et il n'est jamais revenu. Ce petit panier en feuilles de palmiers, décorés de coquillages et tissé de perles, c'est tout

ce qui restait de son souvenir.

Dans la cour de l'école, gagner des billes était un défi exaltant que nous nous étions lancés, Ethan et moi, et à ce jeu-là, nous étions devenus très forts. On les troquait avec les copains de classe mais aussi avec ceux du quartier des Gobelins. Chaque trou au sol était l'occasion de parties mémorables ! Placés à bonne distance, nous lancions à tour de rôle une bille en donnant un coup léger et sec du bout des doigts. Cela suffisait pour projeter l'engin circulaire, et l'envoyer rouler jusque vers un trou entouré d'un trait tracé avec un caillou de craie. La bille devait obligatoirement entrer dans l'étroite cavité pour avoir un point. Celui qui mettait toutes ses billes dans le creux avait remporté la partie.

Ethan bien évidemment en gagnait de nombreuses. Entre les trocs et les parties de jeu, j'ignore comment Ethan se débrouillait, car c'est encore un grand mystère aujourd'hui, il arrivait toujours à récupérer les billes les plus belles et à refourguer les plus moches ! Papa dit qu'il fera sans doute un très bon vendeur plus tard, ou bien un escroc selon sa route de vie choisie. Je trouvais l'image d'Ethan en vendeur bien ennuyeuse. Cela ne lui correspondait pas du tout. Escroc ne m'inspirait pas non plus. Aventurier semblait mieux convenir à son tempérament. Intrépide et boute-en-train, les taquinerie et autres espiègleries naissaient de son imagination comme les microbes de Monsieur Pasteur. Je crois qu'au fond de lui, il y avait du courage même si des fois, il m'énervait un peu.

Je stockais mes billes dans un sac de cuir marron que m'avait fabriqué un vieux cordonnier. Sa boutique se trouvait proche de la rue des Gobelins, là où habitait toute ma famille. Elle était si minuscule qu'on ne pouvait pas y entrer. Alors, Hector, tout le monde faisait la queue devant sa vitrine bringuebalante pour avoir ses chaussures. Tout le monde voulait les chaussures réalisées par Monsieur Boulinsky ! Le magicien des souliers en cuir, c'est ainsi que le nommaient tous les habitants du quartier. Il avait ce génie pour en créer pour tous les âges de la vie. Je me souviens des odeurs un peu animales et pourtant si raffinées des cuirs qui se mélangeaient à celles entêtantes des colles. Leurs senteurs piquaient souvent le nez. Elles voyageaient dans tout le magasin jusque sur le devant de la devanture de son bazar enchanté. Hector, je ne sais combien de fois ma famille y est allée pour y faire ressemeler leurs bottillons et godillots ou en réparer les talons.

À l'époque, je m'amusais beaucoup de ces va-et-vient où chacun me proposait de l'accompagner au pays de Monsieur Boulinsky, le cordonnier.

Il était connu que j'adorais cet endroit parce qu'il me fascinait. Monsieur Boulinsky aussi. Avec sa longue barbe qui lui descendait jusqu'au niveau du

nombril, il ressemblait au vieux rabbin Jeremiah de la synagogue Nazareth.

Le soulier n'était pas un sujet de moquerie.

Cela ne l'est toujours pas. C'était une dépense importante. Ça l'est encore bien plus aujourd'hui. À Paris, depuis « qu' *Ils* » sont venus, nous sommes obligés de remplir des demandes officielles pour avoir une paire de chaussures. Ça s'appelle la « fiche de demande pour l'achat d'une paire de chaussures de fatigue pour le travail ou de fantaisie ¹ ».

Comme si c'était une fantaisie de pouvoir s'acheter une paire de souliers par les temps qui courent ! En tous les cas, si ta demande est refusée, tu n'as pas le droit d'acheter de souliers. Il faut que les chaussures durent le plus longtemps possible. Un soulier, cela ne se gaspille pas, ça se garde pour des années. Aussi, j'ai appris avec mon père à soigner les miens en les brossant, puis en les cirant pour qu'ils soient robustes et tiennent longtemps.

Avec la fiche à remplir, nous n'avions aucune chance que notre demande soit acceptée en ces temps si compliqués pour nous. Aujourd'hui, la boutique minuscule et extraordinaire de Monsieur Boulinsky n'existe plus. Monsieur Boulinsky non plus.

Écrire cela fait couler des larmes de mes yeux.

Je suis très triste soudain. Je vais arrêter d'écrire pour ce soir.

Ne m'en veux pas, mon cher Hector...

Je continuerai demain, *Ton ami, Samuel,*

Paris, janvier 42,

Le souvenir de Monsieur Boulinsky m'a rendu triste l'autre soir. Je sais qu'il y a beaucoup de choses que tu ignores encore le concernant. C'était un homme honnête qui avait toujours travaillé. Du moins, c'est ce qu'il racontait quand je venais lui rendre visite. Ses yeux bleus délavés par le temps me regardaient souvent au-dessus de ses lunettes qu'il portait au bout de son nez. Je restais sage dans mon coin, assis sur une sorte de coffre ancien, coincé entre deux étagères peuplées de multiples outils. Je passais des heures à l'observer. Ses gestes étaient précis. Avec patience, il coupait les pièces de cuir avec le tranchet². Elles allaient lui servir à ressemeler ou réparer les souliers. Ils étaient maintenus immobiles grâce à une enclume à trois branches.

Tel un artiste, Monsieur Boulinsky réparait tout ce qu'on lui amenait. Mais, les chaussures qu'il fabriquait, ça, c'était tout simplement de l'art ! Il portait un calot noir sur la tête d'où des mèches grises s'échappaient. Ses longues mains fines étaient calleuses, parsemées de rides, ses doigts abîmés par le travail. Elles n'en demeuraient pas moins fascinantes de beauté dès lors qu'elles se mettaient à l'œuvre, modelant les souliers avec soin et délicatesse. Il n'avait jamais été à l'école. Du pays lointain d'où il venait, les enfants étaient mis au travail très tôt. Il n'y avait pas d'école pour eux. Ils étaient bien trop pauvres. Avec son accent de l'Est, comme mes grands-parents, Monsieur Boulinsky m'expliquait son métier et me racontait des bribes de sa vie. La fuite de son pays pour échapper à la haine fut pour lui une dure épreuve. Gentiment, il me tapotait souvent la tête en disant :

— Dank³, mon cher enfant, j'apprécie chacune de tes visites, tu sais ! Puis, une étrange lueur dans les yeux, il continuait, ému : Tu es la petite lumière qui éclaire ce sombre atelier. Un peu, comme le « Kind »⁴ que je n'ai plus.

Il tournait la tête en reniflant pour me cacher son chagrin. Monsieur Boulinsky avait perdu sa famille dans d'étranges circonstances. Seul, mon grand-père Joshua connaissait la vérité. Par respect, il ne l'a jamais raconté car il protégeait la souffrance de son ami, sa pudeur et sa volonté de ne pas vouloir en parler.

Pour en revenir à toi, Hector, tu étais en réalité le plus beau cadeau du monde. Je l'ignorais alors. À part être un très jeune crétin de six ans, la déception de ce présent avait une raison. Cela n'explique pas mon comportement d'alors, et mes

parents m'en ont fait la remontrance lorsque nous nous sommes retrouvés seuls après le départ de toute la famille.

Il faut que tu saches que je savais lire déjà depuis un an. C'était grâce à ma mère, Hannah. Un joli prénom, n'est-ce pas ? J'étais tombé amoureux des mots. J'étais attiré par eux comme on peut l'être avec un aimant.

D'abord, ça commença par la fascination des lettres. Je les caressais du bout de mon index pour en imprimer chaque mouvement. Puis, la magie opérait lorsqu'elles se réunissaient en familles de mots. Chaque fois que je réussissais à décrypter un nom après en avoir épelé, une à une, les lettres, des images apparaissaient, puissantes. C'était alors une invitation aux voyages, aux émotions qu'ils m'inspiraient.

Hector, je ne sais pas si j'arrive à bien te faire comprendre comment cet engouement a pu naître en moi alors que je n'avais que quatre ans. Tout ce dont je me souviens, six années après, c'était mon insatiable curiosité, que tous ces signes étranges intriguaient. Alors, pas plus haut que trois pommes, je me plantais devant ma mère, pointant une lettre, et je la questionnais :

- Maman, qu'est-ce que c'est ça ?
- Un « m », me répondait-elle patiemment.
- Et, là, c'est quoi ? Un « o » ? répliquais-je, infatigable.
- Non, mon cœur, c'est la lettre « Q » en majuscule.

Cette lettre étonnante, faisant référence au popotin, déclenchait inmanquablement mon rire comme elle aurait pu le faire avec tous les enfants. Même si je suis un peu plus âgé, il m'arrive encore de rigoler en entendant la lettre « Q ».

C'est totalement incontrôlable et c'est en cela qu'elle est magique !

Ma première rencontre avec les lettres se déroula ainsi et, mon goût pour les mots, loin de se calmer, se transforma en véritable passion. J'en faisais la collection dans une vieille boîte en fer rouillé des Berlingots Assortis de Félix Potin. Je les écrivais en grandes lettres qu'on appelait « majuscules » ou « lettres capitales » sur des petits morceaux de papier que je pliais en quatre pour les ranger soigneusement à l'intérieur.

Ensuite, je décidai de sélectionner les mots pour ne collectionner que les plus compliqués, les plus difficiles à prononcer. Cette boîte oxydée par les années me fût très utile lorsque nous avons dû partir précipitamment. Trop imposant, j'ai laissé derrière moi mon « Nouveau Petit Larousse Illustré⁵ » qui était devenu le complice, l'objet et l'acteur principal de cet enthousiasme pour les mots.

Ma passion devint aussi la matière où j'avais les meilleures notes en classe.